

Non ! Pas *un* somnifère, *deux* somnifères, voilà ce qu'ils auraient dû me donner ! Deux bons somnifères qui m'auraient assommé d'un coup, voilà ce qu'il me fallait ! Et non ce tranquillisant tout juste bon pour un nouveau-né ! Mais assez ! Même ces plaintes ne font que m'agiter ! Ce qu'il me faut, c'est ne plus penser. Surtout ne plus penser ! Et les bras le long du corps, me laisser aller. M'abandonner !

Monacal ! Vraiment monacal, ce silence ! Pleinement monacal ! Et monacale aussi cette semi-obscurité entre les quatre murs qui me cloîtent !

Le couvent que j'ai visité il y a si longtemps ! Ses lourdes murailles ! Endormies à cette heure ! Et moi toujours aussi éveillé, de plus en plus surexcité ! Trop de joie, trop d'enthousiasme, trop de délire, voilà ce qui m'a brisé ! Mais comment s'endormir sur un oreiller aussi mollassé et aussi fiévreux !

Les Chemins des apocalypses

Repose-toi, m'a chuchoté Hilde, *repose-toi*. Et un baiser léger sur le front. Puis, la porte s'est refermée, lentement, dans un glissement soyeux, telle une ample robe qui s'éloigne mais ne cessera pas de veiller !

Voilà pourtant, de nouveau, la senteur poussiéreuse des coulisses toutes en courants d'air et d'où les décors n'étaient plus pour moi, immobile entre deux montants comme un Christ entre les deux larrons, que d'immenses tableaux dont je n'aurais vu que l'envers. Mon égarement devant ce qui me semblait n'être que désordre : bleus de travail des machinistes, câbles, fermes, échelles, cintres pareils à des plafonds prêts à s'écrouler ! Un vrai corps éventré : côtes, vertèbres, viscères, nerfs, et moi le cœur fou qui battait au milieu de cette machinerie confuse. La scène, cependant, comme un visage lumineux qui resplendissait et souriait. Et soudain, tel un rossignol égaré dans un calme effrayant, la voix de Hilde de plus en plus frêle, de plus en plus faible, qui flûte suavement son agonie et qui agonise dans son chant ! Adieu à la terre, sourire à des cieux nouveaux ! Une extase ! Ah ! Comment ne pas la revivre encore, même dans un lit, cette perte heureuse dans laquelle je m'évanouissais.

J'avais toujours pensé que ce serait un succès, mais lorsque j'ai senti, oui, physiquement senti la tension de la salle vibrer jusque dans les coulisses, alors, oui, mon cœur s'est presque arrêté. Et c'est à ce moment-là que je me suis mis à trembler comme au fort d'un désastre ! Un rat, rien qu'un rat qui se tasse de plus en plus sur lui-même et attend, voilà ce que j'étais ! Aurais-je vu un décor ou un projecteur tomber sur moi, je n'aurais pas bougé. Et toujours la joue rose et lumineuse de la jeune fille qui, immobile, admirablement se mourait. La salle, je me la représentais aisément : un abîme noir dans lequel je savais que tous les spectateurs, aussi bien ceux des loges, en tenue de soirée, que ceux du poulailler, en jeans, étaient hissés par tant de beauté au zénith d'eux-mêmes. C'était bien ce que j'avais voulu, et je *les* imaginais pleurant des larmes furtives dans l'obscurité.

Mais non, ce n'est pas vrai : je n'avais pas voulu les faire pleurer, je n'avais nullement souhaité flatter leur sensiblerie. Foin des larmoiements ! Du sublime ! M'étais-je trompé ? J'étais à bout de force, en tout cas : le navire tanguait, se démâtait. Coulisses, portants, cintres, cordages, tout sombrait. L'obscurité de la salle ? Une plage non pas de

grains de sable, mais d'yeux écarquillés fixés sur la scène et n'attendant que le moment où le silence qui les empoignait jusqu'à la souffrance se briserait. Encore trois mots, en effet, et ce serait la fin. Trois mots, ou plutôt, un seul : *amour*, répété trois fois, mais chaque fois précédé d'un silence plus long. J'entends Hilde : *amour* ! Hilde agonise, et moi aussi. Mais qu'attend Hilde ? Qu'attend-elle ? Pourquoi son silence dure-t-il plus longtemps que prévu ? Tout va-t-il s'écrouler ? Non : voici le second *amour* prononcé. Merveille ! Le public ne respire plus. J'entends la Mort marcher à pas assurés sur toutes les poitrines. Encore un silence, un ultime silence. Que fait donc Hilde ? Le lui ai-je assez fait mesurer, ce dernier intervalle ! À satiété : *Compte tout bas, en toi-même : un, deux, trois, quatre, cinq-amour*. Qu'elle était belle pendant cette attente ! Son silence, plus beau que tout ce que j'avais écrit ! Et voici, pour la troisième fois, le mot – si simple, si lourd de mort, si léger dans son essor devenu magique – prononcé ! Les regards captivés que j'imagine tournés vers la scène, le silence de toutes les poitrines qui halètent dans l'immense théâtre m'enveloppe, m'enchanté, me flatte... et tout à coup me suffoque : pourquoi ne se lèvent-ils pas ? Pourquoi n'applaudissent-ils pas ?

Qu'attendent-*ils*? Seraient-*ils* déçus? Consternés? Trompés dans leur attente? Coulisses, portants, décors, tout craque, tout se rompt, tout se tord, le rideau s'affale sur le pont, l'immense théâtre n'est plus qu'un vaisseau fantôme, tout naufrage, tout s'engloutit! Soudain: *ils* m'acclament! La grande voile est de nouveau hissée, cris et ovations envahissent la scène! Terre! Terre! Nous sommes sauvés. *Viens*, me dit Hilde qui a couru jusqu'à moi dans les coulisses: *ils te réclament!*

Elle me tient par la main et m'entraîne. Je vois un gouffre dans lequel s'entrechoquent des remous noirs et blêmes. Je découvre que je ne savais pas encore vraiment ce que j'avais écrit avant de l'entendre proféré dans une salle bondée de spectateurs. Hilde me soutient d'un côté, Braghien de l'autre. Sans elles, je m'écroulerais. Et puis, je ne sais plus. Un grand vide! Ce lit.

Lorsque j'ai vu Hilde pour la première fois, je n'ai éprouvé qu'une surprise pleine d'admiration. Mais dans mon bouleversement, je suis demeuré capable de peser mon jugement comme devant une épure: Hilde portait ses dix-huit ans comme la mer porte le corail. Que veux-je dire? Que le brillant corail rouge est comme l'âme de la mer? Je ne sais plus. Virgile... Vainement depuis

un moment, je cherche ce qu'a dit Virgile, non, Lucrèce : *Mens agitat... Mens agitat...* Impossible de me souvenir de la suite ! Mais que je dorme, alors ! Que je dorme ! C'est deux comprimés qu'on aurait dû me donner ! Qu'on m'en donne encore un et que je cesse de penser !

Ou que je pense uniquement à Hilde ! Je ne pouvais pas ne pas tomber amoureux de Hilde ! Et c'est immédiatement, bien que j'aie joué à celui qui admirait une épure, c'est immédiatement que je me suis mis à la vénérer, car sa beauté je ne l'ai pas seulement admirée, comme je viens de le dire : je l'ai *éprouvée*. Inondé par elle ! Submergé ! Une félicité ! Ses lèvres qui n'étaient pas seulement des lèvres, mais un insaisissable chant que je n'avais jamais entendu ; ses longs doigts, qui n'étaient pas seulement des doigts mais l'ondoiement de je ne sais quel infini tout en délicates caresses ; sa souple chevelure d'or qui n'était pas seulement une chevelure, mais l'éclatant friselis d'un univers enchanté ; ses yeux, comme la soudaine et abyssale éclaircie d'un ciel prêt à m'accueillir. Depuis un moment, le mot *grâce* visite mon esprit. Mais laquelle ? Il y en a eu de tant de sortes. C'est peut-être notre désespoir et notre dérélition qui nous font

répandre une rosée de grâce sur certains êtres afin que nous puissions les contempler et les remercier ! Beauté : sublime et essentiel superflu ! Mais Hilde n'est pas seulement belle. Là, ce soir même, quand elle m'a dit : *repose-toi, repose-toi*, non, la beauté seule n'a pas le pouvoir de tant nous transformer. Quand Hilde sourit, son sourire se dissémine plus loin qu'elle-même ; quand elle me regarde, son regard va au-delà de moi ; quand elle rit, son rire résonne d'une allégresse qui dépasse de loin son contentement. En regardant le printemps de la terre, c'est un printemps plus subtil qui nous charme jusqu'au tréfonds de nous-mêmes, et ce n'est plus le bonheur de la terre, alors, que nous ressentons, mais une félicité qui serait celle d'une vie au-delà de nous-mêmes, au-delà de toute mort : la limpidité même de la vie. Dès lors, comment aurais-je pu ne pas penser aussitôt que Hilde était née pour incarner mon *Amalinde* ? Hilde-Amalinde ! Aurais-je pu espérer mieux ? Hilde ne s'est jamais doutée du combat que j'ai dû soutenir contre Bouche-d'or ! Toute ma ténacité, toute mon endurance, toute ma vaillance pour ne pas plier devant la denture entièrement aurifiée et implantée dans les gencives rouge-viscère de ce géant au visage

blème où brillaiient les deux lustres de ses yeux verts toujours fixes et méchants !

– Si vous tenez vraiment à ce qu'*Amalinde* soit jouée chez moi (ah ! quel dédain il feignait !), confiez le rôle à Mlle Braghien.

Son nom me déplaisait et ses hanches plus encore.

– Si vous tenez vraiment à ce qu'*Amalinde* soit jouée, acceptez Braghien. Elle a un nom et c'est une actrice consommée.

Mais moi, je préférais Hilde, précisément parce qu'elle ignorait tout du théâtre. Des mois a duré ce combat. Mais quelle joie le jour où Bouche-d'or a rampé à mes pieds :

– Acceptez au moins Braghien pour le second rôle : elle sera une excellente *Rivale*.

J'ai cédé. Je n'aurais pas dû. Mais pour fuir le désastre que je redoutais, j'ai pensé aussitôt au grand large, à mon petit îlot presque noir, toujours dévoré d'écume, toujours couvert de goémon, luisant, comme une anguille, silencieusement habité par ses pêcheurs aussi rudes que discrets et plus à l'aise dans leurs barques que sur le ferme granit où ils ont bâti leurs maisons blanches entourées d'hortensias... Là, je pourrais *purifier* Braghien, là je parviendrais à lui faire

comprendre que son rôle devait inspirer plus de pitié que d'antipathie. Quand je lui ai parlé de mon projet, elle a ri. Oui, je m'en souviens : méchamment ri. Je la vois encore se laisser tomber dans le fauteuil de sa chambre – car elle m'avait reçu dans sa chambre – les jambes croisées, l'ourlet de sa jupette au-dessus des genoux. *Idee saugrenue*, avait-elle dû penser, et son rire, plus effronté, en réalité, que méchant, avait voulu me dire : *Pourquoi une île ? Cette chambre où tu es seul avec moi ne peut-elle pas devenir la plus solitaire et la plus aimable des îles, dès que tu le voudras ?* Oui, elle avait voulu dire cela, Braghien, mais moi j'avais persisté dans mon projet. J'étais heureux aussi de punir en elle celle qui m'avait été imposée. Puis elle m'avait demandé si je pensais que Hilde aussi avait besoin d'être *initiée*. Et elle avait ri beaucoup après ces paroles. Lorsque je lui eus répondu que Hilde viendrait certainement avec nous, son sourire s'était aiguisé en un mépris haineux et satisfait : le temps ne lui manquerait pas de détester Hilde tout à son aise. Oui, tout cela me paraît maintenant très clair, mais ce jour-là je n'avais cru qu'à une mesquine jalousie d'actrice. Avait-elle deviné combien j'aimais Hilde ? Hilde aussi, d'ailleurs, avait

besoin de cette retraite. À moins que retraite et initiation ne fussent pour moi qu'un prétexte pour vivre plus près d'elle ? Mais j'étais sincère, je crois, lorsque je parlais de les *dépays*er et de les *imprégner* d'infini. Comme je savais bien que, sur scène, un silence, quand on en joue avec art, peut devenir tout à la fois la solitude où l'âme se débat et l'infini auquel elle aspire ! Et les cœurs d'*Amalinde* et de la *Rivale*, l'un tout amour, l'autre toute détresse, ne devaient être malgré les mots qu'elles exhalaient, que deux immenses silences. Ce silence, l'île, et l'île seulement, le leur enseignerait. Si l'on m'avait demandé alors pourquoi ou comment, je n'aurais su que répondre. Comme il arrive souvent, nous sommes plus savants dans notre ignorance que dans notre science. Ce soir, plongé dans ce calme, dans cette obscurité, dans cette abdication qu'est devenue ma fatigue, si je laisse la marée des pensées recouvrir mon esprit, je m'aperçois que des vérités qui, en ces jours-là, semblaient encore loin de moi, étaient déjà en moi et m'éclairaient, méduses diaphanes et phosphorescentes des abysses, caresses de la Sagesse qui ne s'apprend pas. Et je sais, en effet, ce soir, que lorsqu'on n'est plus qu'un point minuscule perdu entre

ciel et océan, tous les fracas, tous les bruits que l'on peut entendre, sont identiques à ceux qui retentissaient avant que toute pensée ne fût : bruit primordial du vent sur l'océan, bruit primordial de l'écume sur la plage, bruit primordial de la pierre qui en tombant heurte une autre pierre, bruit des remous, des fractures, des ressacs. En vérité : l'immense et primordial silence dans lequel, pour la première fois, ont retenti les pas du Verbe qui s'est mis en marche pour aller pétrir les formes qui penseraient. C'est de cette éternelle présence que Hilde et Braghien devaient prendre conscience afin de connaître la valeur et la puissance déferlante d'un simple petit mot prononcé au moment juste, d'un simple petit chuchotement gonflé d'amour. Ne pas débiter : apprendre du clapotis qui marmonne pendant des millénaires et des millénaires la même syllabe pour user le granit, telle est la patience indispensable à toute réussite. La première fois qu'elles répéteraient sur scène, leurs voix leur sembleraient insupportablement claironnantes et elles se sentiraient grotesques parmi les décors de carton. Mais c'est alors qu'elles maîtriseraient leur puissance vocale en feignant avec les mots afin de n'en exprimer que

l'essentiel. C'est alors qu'elles parviendraient aussi à dégager des vocables ce qu'ils ne peuvent jamais exprimer. Elles deviendraient ainsi *la voix même* de ce que j'appelais, non sans quelque vanité : *mon* texte ; car il n'a jamais été *mien*, et il l'est moins encore depuis que je l'ai jeté en pâture à mille personnes qui, en l'écoutant, l'ont métamorphosé. Que m'importe, d'ailleurs ! Et que rien ne m'importe plus, voilà seulement ce que je désire ! Que rien ne m'importe plus, que rien ne m'importe plus, et que je dorme ! Mais je ne puis pas dormir ! Mes reins auraient besoin d'être massés, pétris, brisés et j'en ai assez de cette fringale de souvenirs ! Si chers, pourtant ! Si chers ! Le petit chalutier...

Oui, le petit chalutier (la vedette *La Fée des Îles* ne partait pas à cause du gros temps), le petit chalutier noir, tout noir avec son nom tout blanc *Terre d'Armor* peint à l'arrière de sa lourde quille au bordage goudronneux. Il venait de faire réparer une avarie et il avait accepté de nous prendre à bord et de nous débarquer sur notre île. Quel tohu-bohu pendant près de deux heures ! Je me demandais si nous arriverions jamais. Quels paquets de mer ! Quels creux de vagues ! Et toutes ces mouettes blanches autour du bateau comme

des lambeaux de voiles déchiquetées ! Peu d'hommes, ce matin-là sur la jetée lorsque, enfin, nous débarquons. Pompon-Miracle, le premier à me faire signe en agitant vers nous son unique bras. Ses cheveux et sa barbe un peu plus sel-et-écume que la dernière fois. Mais toujours serré dans son tricot qui de loin peut encore passer pour blanc. Son béret bleu à pompon rouge sur la tête. *Ensorcelé par une fille des Îles*, m'a dit un jour une vieille encore plus âgée que lui. Dans l'unique rue de l'île, seules quelques femmes, entièrement vêtues de noir avec les cheveux cachés sous un foulard. Noir lui aussi. Leurs regards surpris et quelque peu réprobateurs : « Quoi ? Est-ce possible ? Lui, ce monsieur que nous jugions si *bien*, flanqué de *deux* “demoiselles“ ? » Mais le fait même qu'elles soient deux, les rassure presque aussitôt : *une*, ne serait pas bien, mais deux, ce serait si scandaleux *qu'il doit y avoir une raison*. Et quand *il y a une raison*, il n'y a pas de scandale. Et elles me sourient. Prudes et rudes femmes qui ne quittent jamais leur île ! La quiétude des champs à perte de vue que leurs maris ou leurs frères leur décrivent, la vie facile, trop facile, de ceux qui les cultivent, voilà des choses bien trop tentantes pour n'être pas diaboliques.

Depuis un moment ce halo rose-ivoire qui caresse le panneau inférieur de la porte vernie m'intrigue. Reflet d'une veilleuse appliquée sur la plinthe ? Sans lui je serais déjà devenu fou comme Pompon-Miracle a failli le devenir lorsqu'il avait dix ans, devant l'apparition d'un animal apocalyptique, ni blanc ni noir, avec un long cou, une panse énorme, quatre longues jambes, qui n'étaient ni jambes d'homme ni pattes d'oiseau et, véritable diablerie, une orgueilleuse et blonde chevelure de femme : l'unique cheval qui ait jamais foulé, et pour un jour seulement, notre île. Bien court séjour aussi que le nôtre, vraiment ! Avec, pour moi, le ciel d'un côté et l'enfer de l'autre. Braghien diabolique ? Non, mais tellement « autre » que Hilde ! Opposition parfaite entre un nuage chargé de grêle et un azur toujours radieux ! Mon constant désir de les concilier et mon non moins constant désir de tout abandonner. Impuissant et comme bancal. Dans notre minuscule royaume perdu au milieu de l'océan, un bouffon qui ne veut pas heurter deux majestés indispensables. Je ne me consolais qu'en regardant Hilde. Et m'en éprenant de plus en plus. Et comme je devais la regarder ! Braghien s'en apercevait sans doute.

Mais moi, je ne m'apercevais de rien et je continuais : je lisais Hilde ! Comme un navigateur qui interrogerait le ciel, non pour faire le point, mais pour y découvrir des dieux. Qu'est-ce qui me poussait à cette continuelle recherche ? Toujours cette mystérieuse et lancinante nostalgie qui est née en moi je ne sais quand et qui ne m'a jamais abandonné : la nostalgie d'un *autre état*. Insupportable odeur de mort de l'organique ! Rêver de princesses n'a jamais été, pour moi, rêver de femmes d'une caste élevée, mais d'êtres qui n'évoquent pas la mort. De ces princesses qu'un conte ossète nous décrit *si blanches de peau et si transparentes qu'on voyait couler l'eau dans leur gorge quand elles buvaient*. Hilde, ma princesse ossète ! Notre petite maison avec ses murs passés à la chaux ! Son toit de chaume ! Ses étroites fenêtres ! La chambre de Hilde. Celle de Braghien. Mon hamac, que je suspendais chaque soir à la poutre de la cuisine. Solitude des solitudes ! Les pêcheurs pareils à des ombres. Apparaissant, disparaissant et réapparaissant à heure fixe. Les crocs des brisants noir-verdâtre toujours là pour casser les reins aux déferlements présomptueux des vagues. La petite plage où Braghien s'offrait voluptueusement au

soleil. Les promenades sur la grève. La jetée à laquelle accostait *La Fée des Îles* quand le gros temps ne l'empêchait pas de quitter le port. Parfois je sors seul et vais sur la côte orientale. Là, il y a *ma* pierre levée de granit, haute comme deux hommes. Étrangère à tout ce qui l'environne. Maîtresse, pourtant, de l'espace et du vent. Hors du temps sous la pluie des heures ! Jamais je n'ai touché la pierre levée. Jamais je n'ai touché Hilde. Eussé-je touché la pierre levée, je n'aurais touché que son granit. Et le granit des hautes falaises, le granit des éclats et des menus débris qui ont formé la petite plage, tous le connaissent ou pourraient le connaître... Mais assez : il faudrait que je dorme au lieu de tant penser. Ah ! devenir un écheveau de laine ! Rien qu'un écheveau de laine, inutile, parfaitement inutile, mais souple, moelleux et oublié dans un tiroir que personne n'ouvrira jamais ! C'est bien pour cela que j'aurais voulu un triple somnifère ! Je le savais bien, moi, ce qu'il me fallait, et ce n'était pas la peine qu'on me recommande naïvement de rester tranquille ! C'est un triple somnifère qu'ils auraient dû me donner ! Comment Hilde n'a-t-elle pas compris cela ? *Repose-toi, repose-toi ! Facile à dire !*

Ton tutoiement néanmoins, comme il m'est doux, Hilde, alors que celui de Braghien m'a toujours été odieux ! Qu'y a-t-il de commun entre elle et moi ? Rien. Un rôle ? On me l'a extorqué. Un lien de travail ? Non, un supplice. Braghien ne nous accompagnait jamais dans nos promenades. Elle préférait s'en aller ramasser des oursins dans l'eau claire d'une crique rocheuse. La fois où je l'ai surprise toute nue ! Comme elle s'est dépêchée de me rejoindre quand elle m'a vu faire mine de me retirer ! Elle ne se doutait pas qu'en regardant ses hanches et ses seins, je regrettais de plus en plus de lui avoir confié le rôle de la *Rivale*. Mon désappointement devait se refléter sur mon visage, mais elle a fait semblant de ne s'apercevoir de rien. Et, tout naturellement, m'ayant rejoint, elle s'est appuyée sur mon bras pour pouvoir plus aisément enlever les quelques grains de sable qui lui blessaient les pieds. Quand elle a eu fini de se curer ainsi les orteils, je lui ai enjoint d'aller s'habiller parce que l'heure était venue de travailler une scène avec Hilde. Elle ne s'est pas fait prier et quelques instants plus tard elle est rentrée à la maison avec ses cabas plein d'oursins.

Après notre travail, nous nous sommes assis à table. Armée d'une paire de ciseaux,

elle commence à couper en deux ces châtaignes marines. Délicatement, habilement, sans se blesser aux piquants vert-brunâtre qui remuent encore. De chaque coup de ciseaux s'échappe un bruit crissant comme si elle taillait dans un objet fait de sable mouillé. Une fois ouvert, l'oursin laisse apparaître, dans son eau où flottent quelques menus débris d'algues, l'étoile rose et granuleuse des œufs. Chaque fois qu'elle en ouvre un, elle pose la partie pleine de la coquille dans l'assiette de Hilde et la moitié vide dans un grand plat posé à côté d'elle. J'en compte douze. Quand elle en a mis six dans l'assiette de Hilde et six dans la sienne, elle commence à les déguster en portant à la bouche le morceau de pain qu'elle a préalablement trempé dans cette mixture salée, quelque peu douceâtre et iodée. La voyant faire de la sorte, je pense, et Hilde avec moi, que succombant à sa gourmandise, elle m'a complètement oublié. Pour plaisanter, je fais allusion à mon assiette vide. Alors Braghien me regarde et, faussement surprise mais persifleuse :

– Tiens ! Figure-toi que j'ai cru comprendre, sur la plage, que tu n'étais pas attiré par les oursins ! Et elle éclate de son rire effronté ! Hilde et moi, nous avons pensé que c'était là une manière

aussi sotté qu'inélégante de s'excuser, mais, maintenant, en rapprochant cette scène et celle de la plage où, toute nue, elle est venue s'appuyer sur mon bras, je découvre l'indécence de ses paroles. C'est cet incident qui m'a fait mieux comprendre combien je supportais mal la vulgarité de cette fille dont la présence sur mon île me semblait insulter à Hilde elle-même. Je me consolais en pensant que si le jeu de la *Rivale* laissait à désirer, le succès de Hilde n'en serait que plus éclatant. Au grand regret de celle-ci, je décide pourtant que dans six jours, à la prochaine venue de *La Fée des Îles*, nous rentrerions à Paris. Mais cette décision n'est pas plus tôt prise que la tempête, au-dehors, se déchaîne. Braghien s'enferme toute la journée dans sa chambre. Quand elle la quitte, ce sont ses silences sournois qu'il nous faut supporter. Notre maison, tous volets fermés, est si sombre que nous devons garder la lampe à pétrole constamment allumée. Je ne sors que pour des courses indispensables...

Mais pourquoi ressasser tout cela ? Mieux vaudrait m'abandonner dans ces draps, jambes allongées, mains croisées sur la poitrine, comme un mort. Que toute pensée s'envole et disparaisse ! Somnolence et Sommeil ! Voilà les

vrais dieux ! La paix, la paix ! Et surtout oublier *Amalinde*. Parce qu'au fin fond de moi-même j'ai honte d'avoir écrit *Amalinde*. *Amalinde* ! Comment ai-je pu passer mon temps à distiller ce fade sirop de vanille et de lys ! Quel ramassis de paroles trop exquises, de pensées trop délicates, d'évanescents propos ! *Amalinde* ! Comment peut-on gaspiller son temps avec des *Amalinde* alors qu'il y a tant de misère et de douleurs en ce monde ! Où suis-je allé chercher ce nom ! Quelle vanité ! Quel néant ! Et pourtant ! Et pourtant ! Est-il vain de proposer à un moribond la tisane qui peut-être le sauvera ? Chercher, cueillir et trier les fleurs n'est pas chose aisée. Ni creuser profondément la terre pour arracher de guérisseuses racines !

Ni marcher et marcher encore avec un sac de plus en plus lourd sur le dos ! Non, *Amalinde* n'est pas une vanité ! Je suis heureux de l'avoir menée à terme, et d'avoir supporté Braghien et tant de jours affreux. Mais je ne veux plus penser. Cette angoisse qui m'a pris dans les coulisses et n'a fait qu'augmenter quand je me suis laissé entraîner sur la scène, voilà qu'elle m'étreint de nouveau. Ce que j'appelais le « désordre des coulisses », c'était ce désarroi qui s'emparait déjà de moi.